

Si l'Imprimerie est si vivante...

Marie-Claire LEPAPE

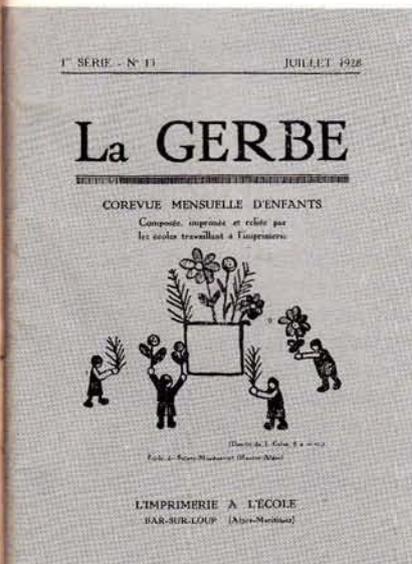
Dans mon école, les bancs étaient toujours très rangés, et, malgré les restrictions de la guerre, on se procurait des bougies pour cirer la table (ce que c'est dur à nettoyer, les débordements d'encrier!)... et des cordes pour attacher au banc les chahuteurs occasionnels. C'est dans cette atmosphère aseptique, scolastique et terroriste que j'ai avalé les sacro-saintes bases du calcul, de la grammaire, et de la rédaction. On se rattrapait à la sortie, où s'engageaient de sacrées bagarres (une tartine à la maison par mèche de cheveux arrachée), et pendant les alertes, où l'on sortait (en rang) de l'école par un trou percé dans le mur du préau pour traverser le monde mystérieux des jardins (les Hortes), et se réfugier dans la cagna d'un talus, grouillant de plantes et d'insectes. Adieu alors la méthode Boscher, adieu le rang, adieu la maîtresse et ses colères (elle scrutait le ciel, et parlait de la guerre, pendant que nous rampions dans les herbes).

A la maison, j'avais entendu parler par ma mère, qui était institutrice dans mon école, de ces « fainéants » qui imprimaient : ils se foutent pas, ils font tout n'importe comment ; faut être fada pour imprimer. Evidemment c'est tellement beau, l'écriture ronde, avec une baffe par pâté ! Ma première pensée sur l'imprimerie, c'était la vague idée de quelque chose qui pouvait délivrer des baffes et de la ronde, en satisfaisant quand même mon goût de la calligraphie ! Faire quelque chose de plus beau que les factures de mon grand-père (dont l'écriture faisait l'admiration de la famille... et de Félix Potin où il était l'employé à la comptabilité), sans recevoir de baffes. Parce qu'après tout, si les imprimeurs se foutaient de tout dans la classe, ils devaient aussi se foutre de foutre des baffes ! Mais ça, ça ne devait pas pouvoir exister.

La première fois, bien longtemps après, que j'ai vu une classe où l'on imprimait, j'ai compris à quel point cela dépassait mes imaginations d'enfant. Outil ? Pas seulement : c'est tout un univers de matières réelles, que l'on peut toucher, sentir, caresser. Et la page, qui naît du mariage de l'encre et du papier : une belle page, pas un cahier d'exercices, pas un truc à jeter ; un vrai travail, la belle ouvrage. Finis, les « *tu copies mal, médiocre, pâté, tache* ». L'écriture prend vie, elle se déroule dans l'espace inversé des casses, l'attention devient travail. Plus de marges de trois carreaux : on fait de la mise en page. On ne copie plus : on dit.

Et quel plaisir de lire, comme dans *L'Éducateur* de janvier 73, les témoignages des camarades imprimeurs, le récit de leurs recherches, tant sur le plan de la technique que sur le plan de la beauté du journal (les deux ne vont-ils pas ensemble ?), les suggestions des enfants, leur plaisir visible à créer !

Si l'imprimerie est si vivante, c'est qu'elle est plus qu'un outil : j'y reconnais une technique de vie, non seulement parce qu'elle libère l'expression, mais aussi parce qu'elle fait de l'espace de la classe un monde où les enfants vivent (et dansent), qu'elle est le lieu du travail en commun, un lieu collectif, qu'elle fait de l'écriture un objet de jouissance collective, de plaisir (au sens fort) collectif, qu'elle est la réussite de l'écriture, non plus l'occasion d'un exercice où le maître corrige les fautes, barre à l'encre rouge, mais un moyen de communication. Les « linguistes » n'ont pas fait une découverte bien neuve lorsque, dans le plan Rouchette, ils proclament que la langue est d'abord un instrument de communication ! Lorsque les enfants mettent en page un journal, qui sera lu (et non regardé par l'œil soupçonneux du correcteur), ils savent ce que veut dire « communiquer » par la méthode naturelle.



De la gerbe de 1928...

A nos Lecteurs !

" La GERBE " est l'œuvre et la propriété des écoles travaillant à l'émancipation de l'enfant.

Y collaborent librement :

La parenté elle-même et à leur seul bénéfice ;

Assument toutes les tâches de composition, d'impression, d'illustration, de reliure, de propagande et de vente.

Il sera remis gratuitement un exemplaire de chaque numéro aux classes y ayant collaboré.

Chaque classe travaillant à l'émancipation recevra quelques exemplaires à vendre.

0 fr. 50 sur exemplaire réservé à la coopération scolaire ;

0 fr. 90 sur exemplaire réservé au Travailler de " La Gerbe " et servant à payer les dépenses initiales de papier, cartonnage, reliure.

Je suis loin d'avoir tout compris. Je me pose simplement quelques questions, à force de rencontrer des camarades du mouvement qui n'impriment pas.

J'avais pensé à un moment que peut-être certains n'imprimaient pas parce qu'ils ne considéraient l'imprimerie que comme un outil d'apprentissage de la lecture. On la voit comme cela, de l'extérieur. Les gens du C.R.D.P., ou les pédagogues officiels, disent toujours : « *L'imprimerie, ça va bien au C.P., c'est un bon outil de C.P.* » C'est vrai que c'est un moyen d'apprentissage de la langue particulièrement utile : « *Avec le journal scolaire, disait Freinet, vous dominerez, dans votre classe, la hantise d'un enseignement méthodique de la langue : par la méthode naturelle, sans rédactions formelles, sans rabâchage grammatical.* » Mais, si l'imprimerie évite des drames et les hantises de l'apprentissage scolaire, c'est, comme l'avait montré Freinet que le choix du **matérialisme scolaire** n'est pas seulement un choix technique ; il est aussi un choix vital, un engagement du maître et des enfants. Sur ce sujet, un passage d'Elise m'a particulièrement frappée. Lorsqu'elle raconte la naissance, à Bar-sur-Loup, de l'imprimerie à l'école, elle explique : « Dans sa classe, Freinet porte l'accent sur le **matérialisme scolaire, qui restera le souci de toute sa vie.** Certes, il ne peut pas changer du jour au lendemain les conditions matérielles déplorables de la classe : il est pauvre ; le budget alloué à la caisse des écoles est insignifiant ; mais du moins il ne partira pas à l'aveuglette, la tête dans les nuages, le cœur gonflé d'un idéalisme platonique qui se voile la face devant les difficultés insurmontables. **Il part de ce qui est. Ce qui est, c'est la richesse de l'âme enfantine, chargée de joies et d'élans. Ce qui est, c'est la pauvreté du milieu scolaire et social. Et c'est aussi l'esprit rétrograde qui fait de l'école du peuple une institution moyenâgeuse.** Dans l'état actuel des choses, l'effort pédagogique du maître doit tendre, dans la mesure du possible, à soustraire l'enfant à l'emprise d'un dogmatisme scolaire qui a vécu, le rendre conscient de sa propre force, et, partant, faire de lui un acteur de son avenir dans la grande action collective.

Il amplifie la vie de l'enfant par des techniques qui donnent à la personnalité enfantine un sentiment de puissance et toutes les fois qu'il le peut, il appelle à son secours les bonnes forces du milieu favorable : nature généreuse, artisanat, influence des personnalités attachantes. Et au contact des faits, il a le pressentiment de cet enchevêtrement de forces qui se nouent au point de rencontre de l'individuel et du social, et qui sera le contenu de ses livres *L'Education du Travail* et *Essai de Psychologie sensible* écrits vingt ans plus tard.

Par les racines qu'elle plonge dans le milieu social, l'école, **tout naturellement**, à l'aide du texte libre, délimite ses centres d'intérêt et se forge un programme qui est le programme même de la vie des travailleurs. »

L'imprimerie, ce n'est pas un outil comme un autre qu'on choisit sur un catalogue, même celui de la C.E.L., plutôt qu'on choisirait un tourne-disque ou une télé. Ce que m'ont montré les camarades imprimeurs, ce qu'ils m'ont appris, ce n'est pas qu'ils utilisaient un outil particulier : c'est qu'ils **AIMAIENT LES ENFANTS**, et qu'ils **AIMAIENT DECOUVRIR AVEC LES ENFANTS**, même s'ils sont pauvres, même s'ils doivent déployer des trésors d'astuces et des siècles de temps pour régler le détail, ou parfaire l'œuvre. Ecoutez l'enthousiasme de Jean-Pierre Lignon lorsqu'il vous raconte comment il fouille les poubelles ! Et demandez à Marcelle comment elle fabrique des fichiers suspendus. L'imprimerie, ça n'engage pas seulement dans une nouvelle formule d'apprentissage de la lecture. Ça restructure complètement. « *Abandonnez la chaire et prenez l'outil, alignez les composteurs et préparez un tirage, extasiez-vous devant une réussite ; soyez tout à la fois, l'ouvrier, le jardinier, le technicien, le meneur de jeu et le poète, réapprenez à rire, à vivre et à vous émouvoir.* Vous serez un autre homme. » C'est Freinet qui parle, dans le *Dits de Mathieu*.

On a beaucoup parlé à Vence des expériences fondamentales. Mais il n'y a pas seulement, dans les sevrages dont la scolastique nous a chargés, la bouillasse ou le

Achetez les EXTRAITS de " LA GERBE "

N° 1 : Histoire d'un petit garçon dans le montagne.

N° 2 : Les deux petits réformés.

Chaque fascicule, cartonné et illustré. 1 de 10 pages. 1 fr. 150.

Instituteurs ?

lisez

" L'Imprimerie à l'École "

par C. FREINET

(16 pages, 7 fr.)

Achetez-voilà à notre bulletin mensuel :

(10 fr. par an)

Vous souhaitez recevoir l'émancipation pour votre classe et votre vie journalière à l'école.

feu : nous sommes aussi sevrés de la joie, du rire, et aussi du geste. Qu'ai-je fait de mes mains à l'école, au collège, à la Sorbonne ? Je les ai cachées sous mes bras croisés, sans rien toucher, sinon la plume. Mais à quoi servent mes mains, sinon à toucher, à palper, à modeler, à affiner mes gestes ? Et à quoi servent mes yeux, sinon à chercher, à fouiner, et à jouir de ce que je vois. Mes gestes ne sont jamais brimés par un vrai travail. Mais le vrai travail n'est pas celui de la caserne : il est celui du fiancé (1). L'imprimerie, c'est du travail de fiancé, parce qu'il implique cette chaleur coopérative, cette communication continuée par le journal et les échanges, parce qu'elle relie le travail à la vie, au corps, aux mains, à la fantaisie de la création.

Chaleur coopérative : c'est bien cela que j'ai trouvé chez les camarades imprimeurs, une chaleur de chantier, où la concentration, où la réflexion, où le travail ne sont pas contre nature. En relisant l'histoire des débuts de l'imprimerie à l'école, j'ai été frappée de voir comment tout s'organise en même temps, tout naturellement : il n'y a pas d'un côté le journal. Tout jaillit en même temps : celui qui franchit le pas et abandonne sa vieille dépouille d'institut' sévère change aussitôt complètement d'existence, même si la transformation de sa pratique pédagogique se fait par étapes (chacun a conscience de ses tâtonnements, et les reconnaît comme nécessaires). L'imprimerie exige naturellement l'engagement de la classe-chantier, elle entraîne tout naturellement l'engagement dans tous les réseaux de correspondances et d'échanges, elle entraîne forcément le militantisme, qui est la joie au travail. C'est l'imprimerie qui a construit naturellement l'« imprimerie à l'école », c'est l'imprimerie qui a fait les pionniers du mouvement.

Et je crois que c'est l'imprimerie qui reste encore l'emblème du mouvement.

Une chose m'a frappée, lorsque j'ai parcouru un jour des séries d'instructions officielles ou d'articles pédagogiques. Combien de gens, maintenant, se réclament du texte libre (même s'ils font des « textes libres » sur « sujet imposé »), combien de gens s'engagent dans la correspondance scolaire, et combien peu se réclament de l'imprimerie. Comme s'il s'agissait là de quelque chose d'irréparable... peut-être de trop révolutionnaire ! Et qu'on ne dise pas : l'imprimerie, ça va à la campagne, et non pas à la ville. C'est un argument mineur. En fait, je crois que s'engager dans l'imprimerie exige une conversion si profonde et si totale qu'elle fait peur. On peut faire, dans les instructions officielles, des concessions au libéralisme (en conseillant vaguement le texte libre, sans précision, ou l'étude de milieu, ou l'audio-visuel) : cela ne décentre pas la pédagogie. Alors que la pratique de l'imprimerie oblige à **CENTRER LA PEDAGOGIE SUR L'ENFANT** ; elle n'est pas une concession au libéralisme scolaire. Elle est l'âme du **MATERIALISME SCOLAIRE**. En ce sens, elle est toujours révolutionnaire.

Et lorsque les camarades imprimeurs sont fiers de montrer la beauté de leurs journaux, ils démontrent dans les faits qu'on peut faire du beau travail, et du bon travail, sans palabres inutiles, sans prétentions verbeuses, sans bla-bla : dans le jeu naturel de la collectivité, dans le respect mutuel, dans le respect des enfants, dans la prise au sérieux des enfants. Un beau journal scolaire oblige à **prendre les enfants au sérieux** (alors que certaines formes de pédagogie prétendues « non directives » prennent les enfants en pitié). C'est lever une énorme barrière ; celle que le monde adulte, celui du commerce, celui de l'abêtissement, celui de la publicité, oppose à l'enfance, parce qu'il rejette l'enfant en dehors de la création, en dehors de l'écriture, en dehors de la vie, pour le mettre à l'école, et non pas au travail. Lorsqu'un enfant crée, il ne crée pas pour de l'argent ; quel scandale !

Il y a quand même quelque chose qui me tracasse : pourquoi tout le monde n'imprime pas, à l'Ecole Moderne ?

M.-C. L.

(1) Relisez « Un rien qui est tout », *Dits de Mathieu*, p. 29.

MILLE MAINS



Et... etc.
d'imprimeurs

MILLE MAINS
D'IMPRIMEURS
pourquoi
PLUS DE TEXTES,
PLUS DE DESSINS,
que de
L'INOS GRAYES

LAISSEZ-MOI
partir au-delà de la réalité.
Aidez-moi.
VOUS ÊTES
— des milliers
d'imprimeurs.

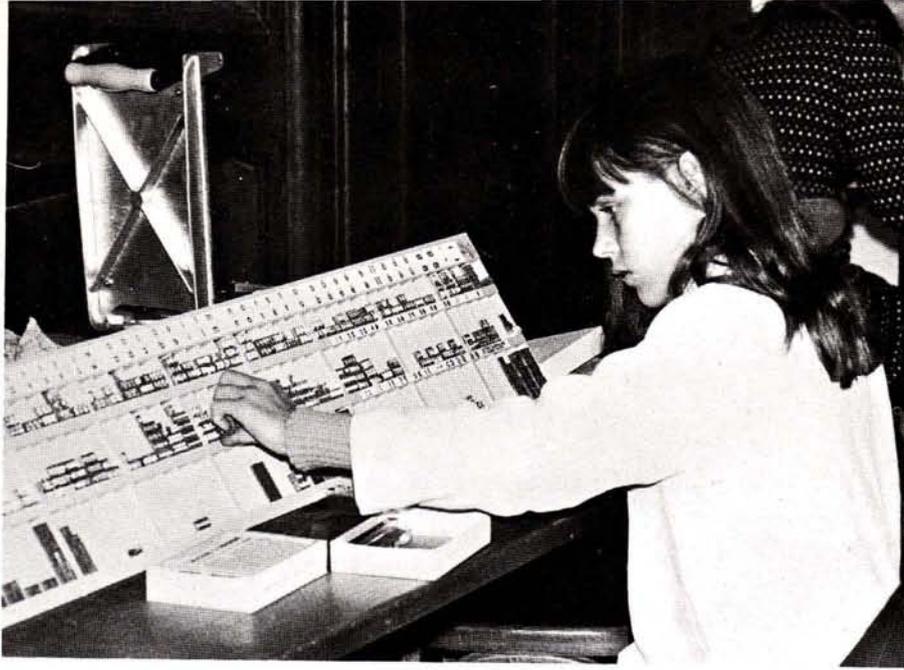


Photo R. UEBERSCHLAG

Elisabeth

un enfant écrit:

AMOUR

le maître crie:

Où est le verbe?